

PARCE QUE C'ÉTAIT LUI



CONÇU ET RÉALISÉ PAR JEAN-CLAUDE IDÉE
MONTAIGNE & LA BOÉTIE



SAISON 2016-17 dossier pédagogique



- RECOMMANDATIONS -

Le spectacle débute à l'heure précise. Il est donc impératif d'arriver **AU MOINS 30 minutes à l'avance**, les portes sont fermées dès le début du spectacle. Afin de gagner du temps, les élèves doivent laisser leurs sacs dans l'établissement scolaire.

Pendant la représentation, il est demandé aux enseignants de veiller à ce que les élèves demeurent silencieux. Il est interdit de manger et de boire dans la salle, de prendre des photos ou d'enregistrer. Les téléphones portables doivent être éteints. Toute sortie de la salle sera définitive.

Nous rappelons aux enseignants et accompagnateurs que les élèves restent sous leur entière responsabilité pendant toute leur présence à anthéa et nous vous remercions de bien vouloir faire preuve d'autorité si nécessaire.

Cher(e) enseignant(e),

*Vos élèves et vous-même assisterez dans quelques semaines au spectacle **PARCE QUE C'ÉTAIT LUI** à anthéa, théâtre d'Antibes.*

Ce dossier pédagogique vous aidera à préparer les jeunes spectateurs dans la découverte de ce spectacle en vous apportant des informations et des pistes pédagogiques exploitables en classe, en amont de la représentation. D'autres activités et pistes de travail vous permettront de prolonger l'expérience de spectateur après que le rideau soit retombé.

Au plaisir de vous accueillir à anthéa !



PARCE QUE C'ÉTAIT LUI

INFORMATIONS PRATIQUES

4

AVANT LE SPECTACLE

Note d'intention

5

Jean-Claude Idée

6

Les comédiens

7

Michel de Montaigne

8-9

Marie de Gournay

10

Étienne de La Boétie

11

PISTES DE TRAVAIL

Pistes de travail

12-14

Annexes : extraits de texte

15-17

INFORMATIONS PRATIQUES

ÉQUIPE ARTISTIQUE

CONCEPTION ET RÉALISATION JEAN CLAUDE IDÉE

AVEC KATIA MIRAN, DOMINIQUE RONGVAUX, EMMANUEL DECHARTRE

DÉCORS BASTIEN FORESTIER

COSTUMES SONIA BOSC

LUMIÈRES JEAN CLAUDE IDÉE

PRODUCTION THÉÂTRE MONTPARNASSE

REPRÉSENTATIONS SCOLAIRES :

MARDI 2 FÉVRIER À 14H30

JEUDI 9 FÉVRIER À 14H30

INFORMATIONS

SALLE PIERRE VANECK

GENRE THÉÂTRE

DURÉE 1H30

À VOIR AVEC LES ADOLESCENTS

L'amitié entre Montaigne et La Boétie est proverbiale :

"Parce que c'était lui, parce que c'était moi".

Marie de Gournay lit à 17 ans les deux premiers livres des Essais de Michel de Montaigne et s'éprend de leur auteur de 35 ans de plus qu'elle !

Voilà donc un fructueux triangle amoureux et philosophique.

NOTE D'INTENTION

«Un songe, me devrais-je inquiéter d'un songe ? » La question d'Athalie pourrait convenir au Montaigne de *Parce que c'était lui*. Nous sommes en 1588. Montaigne arrive à Paris officiellement pour publier le 3ème livre de ses *Essais*, mais il est impliqué dans des négociations pour tenter de mettre un terme aux Guerres de Religion qui déchirent la France.

Dans un meublé sur la Montagne Sainte-Genève, où il a ses habitudes, Marie de Gournay débarque de sa Picardie natale. Elle lui offre à brûle-pourpoint son amour et ses services, et lui pose la question fatale : « Pourquoi avez-vous trahi votre ami Etienne de La Boétie en ne publiant pas son *Discours de la Servitude Volontaire* dans vos *Essais* ? » Cette question constitue un véritable séisme pour Montaigne et, chaque nuit, sous la forme d'un songe, le spectre de La Boétie lui demande des comptes.

Le dialogue s'installe entre le vieil homme qu'est devenu Montaigne et le jeune homme, mort prématurément, qu'est La Boétie. De nuit en nuit, la polémique s'élève entre les anciens amis.

En parallèle, une nouvelle relation d'amitié se développe entre Montaigne et Marie de Gournay. Elle puisera dans la lumière de cet affrontement amoureux la force et les matériaux qui lui permettront de jeter les bases du féminisme: *Egalité des hommes et des femmes* (1622) et *Le Grief des Dames* (1626). La conviction de Marie de Gournay est que Montaigne a trahi La Boétie.

Pour notre plus grand plaisir, elle mène, à ce sujet, une passionnante enquête.



Credit photo: Fabrice Gardin

Jean-Claude Idée

auteur et metteur en scène

« Un songe, me devrais-je inquiéter d'un songe ? » La question d'Athalie pourrait convenir au Montaigne de « Parce que c'était lui. » Nous sommes en 1588. Montaigne arrive à Paris officiellement pour publier le 3^{ème} livre de ses « Essais », mais il est impliqué dans des négociations pour tenter de mettre un terme aux Guerres de Religion qui déchirent la France.

Dans un meublé sur la montagne Sainte Geneviève, où il a ses habitudes, Marie de Gournay débarque de sa Picardie natale. Elle lui offre à brûle-pourpoint son amour et ses services, et lui

pose la question fatale : « Pourquoi avez-vous trahi votre ami Etienne de La Boétie en ne publiant pas son « Discours de la Servitude Volontaire » dans vos « Essais » ? Cette question constitue un véritable séisme pour Montaigne et chaque nuit, sous la forme d'un songe, le spectre de La Boétie lui demande des comptes.

Le dialogue s'installe entre le vieil homme qu'est devenu Montaigne et le jeune homme, mort prématurément, qu'est La Boétie.

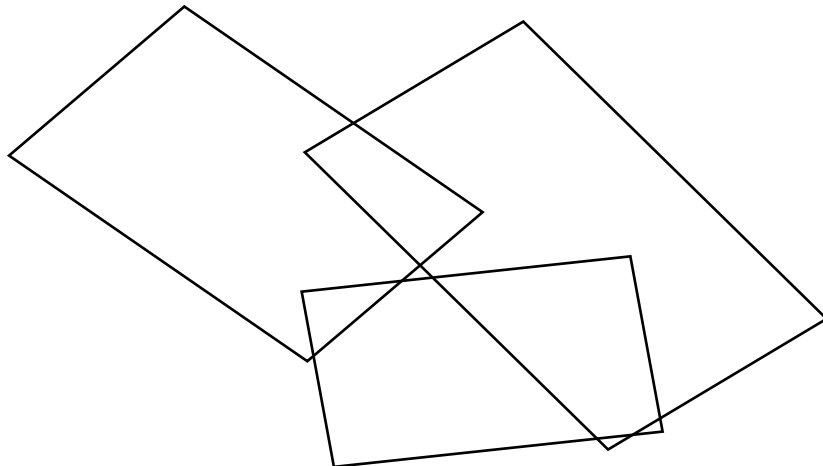
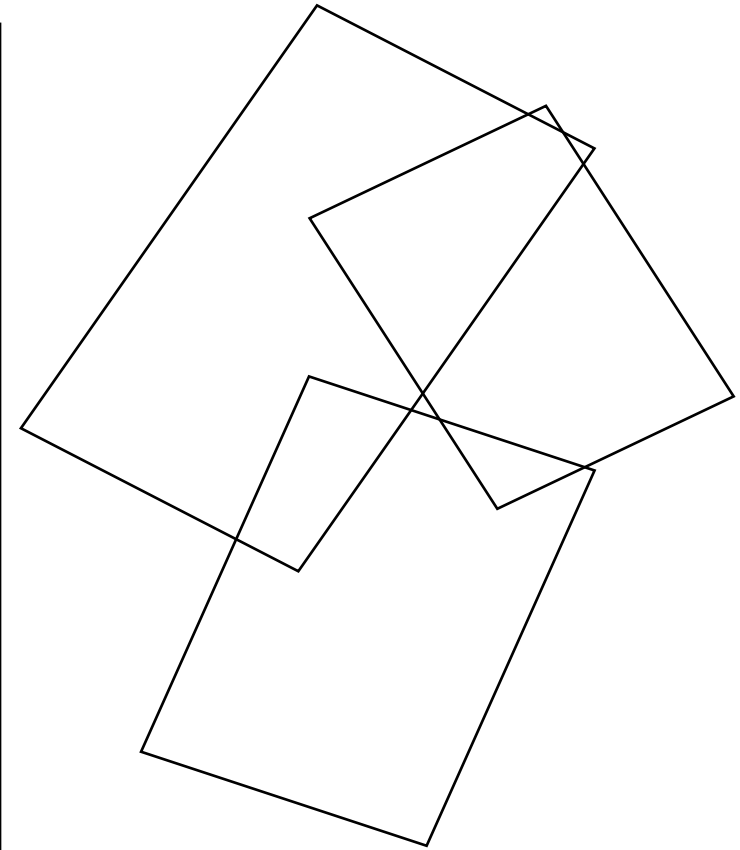
De nuit en nuit la polémique s'élève entre les anciens amis.

En parallèle, une nouvelle relation d'amitié se développe entre Montaigne et Marie de Gournay.

Elle puisera dans la lumière de cet affrontement amoureux la force et les matériaux qui lui permettront de jeter les bases du féminisme : « Egalité des hommes et des femmes » (1622) et « Le Grief des Dames » (1626).

La conviction de Marie de Gournay est que Montaigne a trahi La Boétie.

Pour notre plus grand plaisir, elle mène, à ce sujet, une passionnante enquête.



Montaigne



interprété par

Emmanuel Dechartre

Marie de Gournay



interprétée par

Katia Miran

La Boétie



interprété par

Adrien Melin

Michel de Montaigne (1533–1592)

Écrivain, philosophe, moraliste et homme politique de la Renaissance, Michel Eyquem de Montaigne naquit, en 1533, au château de ce nom, près de Bordeaux, d'une famille ancienne, mais point illustre. Son père, quoique noble, fit tenir son fils sur les fonts de baptême par des personnes de basse condition, et le fit élever dans un pauvre village. Montaigne nous a raconté quel soin excessif son père eut de son éducation dès le berceau. Pour ne pas l'arracher brusquement au sommeil, il le faisait réveiller doucement au son d'un instrument. Au lieu de commencer par lui apprendre le français, il le fit passer des mains de sa nourrice dans celles d'un Allemand qui ne lui parlait que latin ; en sorte que « il avait plus de six ans avant qu'il entendit un mot de français ; et sans art, sans livre, sans grammaire ou précepte, sans fouet et sans larmes, il avait appris du latin tout aussi pur que son maître d'école le savait ».

À 21 ans, Montaigne fut nommé conseiller au parlement de Bordeaux ; s'il eut été ambitieux, il eût pu arriver aux plus grands honneurs ; mais « les affaires publiques n'étaient pas de son gibier », dit-il. Pendant qu'il était conseiller à Bordeaux, il se lia d'une tendre amitié avec un autre conseiller de la cour, nommé Étienne La Boétie. Ce jeune magistrat, qui mourut à l'âge de 32 ans, avait composé, dès l'âge de seize ans, un Traité de la servitude volontaire, qui lui avait acquis une grande réputation de savoir. Montaigne a immortalisé son nom par les belles pages qu'il a écrites sur l'amitié qui les unissait. « Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : Parce que c'était lui, parce que c'était moi. Nous nous cherchions avant que de nous être vus ; nous nous embrassions par nos noms ; et à notre première rencontre, qui fut par hasard en une grande fête et compagnie de ville, nous nous trouvâmes si connus, si obligés entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre. »

Il eut la douleur d'être témoin des massacres de la Saint Barthélemy (1572), des fureurs de la Ligue, des exécrables atrocités commises dans les guerres de religion. Il fut envoyé aux États généraux de Blois, à l'époque où le duc et le cardinal de Guise furent assassinés par Henri III. Le cœur rempli de dégoût, il préféra dès lors à tous les honneurs une vie paisible ; il se retira dans son manoir et contempla de là, en philosophe, les événements qui s'accomplissaient autour de lui. Là, auprès de sa femme et de sa fille, il se livra à la culture des lettres et se mit à écrire ses pensées et ses sentiments, devisant sur l'homme qui est un sujet ondoyant et divers, sans chronologie, ni date, ni patrie. » Cette histoire, ce sont ses confessions, auxquelles il donna le nom d'Essais. Dans ce livre, Montaigne a voulu, avant tout, peindre l'homme en se peignant lui-même. Il y ajoute des réflexions personnelles qu'il émaille d'un grand nombre de citations grecques et latines.

En 1571, il est fait chevalier de l'ordre de Saint-Michel par Charles IX qui le nomme encore gentilhomme ordinaire de sa chambre en 1573, charge purement honorifique mais très prisée. Henri de Navarre, le chef du parti protestant, futur Henri IV, fait de même en 1577. Dès la création de l'ordre du Saint-Esprit par Henri III en 1579, Montaigne en reçoit le collier. Sans que l'on sache précisément quels mérites étaient récompensés par toutes ces distinctions.

Michel De Montaigne (suite)

Il n'hésite pas non plus à s'absenter de chez lui plusieurs mois durant pour voyager à travers l'Europe.

En septembre 1581, il est élu maire de Bordeaux. Après deux ans de fonction, il est réélu en 1583 (rare honneur qui n'a été accordé que deux fois avant lui) malgré l'opposition violente de la Ligue.

À six semaines de l'expiration de son deuxième mandat (31 juillet 1585), la peste éclate à Bordeaux et fait de juin à décembre environ quatorze mille victimes. Montaigne absent ne revient pas dans la ville pour la cérémonie d'installation de son successeur et regagne son château, avouant sans embarras dans une lettre qu'il craint la contagion.

Mais la situation s'aggrave et la guerre est à sa porte. En juillet 1586, l'armée royale met le siège, avec vingt mille hommes, devant Castillon défendu par Turenne, à huit kilomètres du château de Montaigne. La peste fait son apparition en août et gagne toute la région. Le 1er septembre, Castillon tombe. Pour fuir la peste, Montaigne abandonne son château avec sa mère, sa femme et sa fille dans des chariots. Pendant six mois, il va errer, mal accueilli par les amis à qui il demande refuge. Il rentre chez lui en mars 1587 pour retrouver son domaine dévasté par la guerre et la peste. Turenne reprend Castillon en avril. Le 23 octobre, Henri de Navarre, après sa victoire de Coutras arrive au château de Montaigne et y séjourne deux jours.

En janvier 1588, à 55 ans, Montaigne part à Paris pour faire imprimer son livre, chargé aussi par le roi de Navarre et le maréchal de Matignon d'une négociation avec Henri III. Le voyage est mouvementé. Arrêté, dévalisé par une troupe de protestants près d'Angoulême, il est relâché sur l'intervention du prince de Condé. Il arrive à Paris le 18 février. Les ambassadeurs anglais et espagnols, qui connaissent ses liens avec Henri de Navarre, le soupçonnent d'être chargé d'une mission secrète auprès du roi (une alliance militaire contre la Ligue ?). On n'en sait pas plus, Montaigne ayant toujours gardé le silence sur ses activités de négociateur. En mai, toujours à Paris (il doit surveiller l'impression des *Essais* de 1588), il assiste à la journée des Barricades qui accompagne l'entrée triomphante d'Henri de Guise. Le roi s'enfuit. Montaigne le suit. De retour à Paris en juillet, les autorités de la Ligue le font enfermer à la Bastille. La reine mère doit intervenir auprès du duc de Guise pour le faire libérer. C'est à Paris qu'il rencontre Marie de Gournay (1565-1645).

À l'automne 1588, il est à Blois où doivent se tenir les Etats généraux. Jusqu'à l'été 1590, il va se rendre encore à Bordeaux pour aider Matignon à maintenir la ville dans l'obéissance au nouveau roi Henri IV. Puis jusqu'à sa mort en 1592 il va demeurer dans son château, perfectionnant, complétant les *Essais* en vue d'une sixième édition.

Montaigne meurt dans son château le 13 septembre 1592, à 59 ans.

(Source : Dossier de présentation du spectacle)

Marie de Gournay (1565–1645)

Son père, Guillaume Le Jars, achète un château et une seigneurie à Gournay-sur-Aronde avant de mourir en 1578. Marie, qui n'a que treize ans, est l'aînée de six enfants. Sa mère décide d'établir sa famille à Gournay en 1586. Se souciant peu des dispositions intellectuelles de sa fille, elle éduque Marie en suivant le « code féminin » de la noblesse de l'époque. Marie ne semble pas s'en contenter. Elle apprend le latin et le grec, en comparant les textes originaux à leur traduction.

C'est vers l'âge de dix-huit ans qu'elle découvre la première édition des *Essais* de Michel de Montaigne qui la « transportent d'admiration » dit-elle. Elle ne rêve plus que de rencontrer cet homme. Cinq ans plus tard, en 1588, lors d'un voyage à Paris avec sa mère, elle fait parvenir à Montaigne un billet lui faisant part de son ardent désir de le voir. Ils se rencontrent le lendemain même. Elle a vingt-trois ans et lui cinquante-cinq. Dans les mois qui suivent, il lui propose de devenir sa « fille d'alliance ». Montaigne va la visiter à Gournay-sur-Aronde et y séjourne à plusieurs reprises.

Par la suite, Marie n'eut plus l'occasion de le revoir, mais elle correspond régulièrement avec lui. Sa mère meurt en 1591. Marie s'installe à Paris, laissant le château à son frère Charles. Montaigne décède en 1592. Elle n'apprend sa mort que quinze mois plus tard. Françoise de Montaigne, la veuve du philosophe, lui fit parvenir une copie annotée des *Essais* de 1588 et la pria de se charger de leur publication. Elle se mit au travail et sortit la première édition posthume des *Essais*, avec une longue préface dans laquelle elle défendait les idées de Montaigne. Elle voyagea en 1594 avec Jean d'Espagnet et son épouse, puis séjourna quinze mois à Montaigne, auprès de Madame de Montaigne et de sa fille Léonor, sa « sœur d'alliance ».

Elle rencontre de sérieuses difficultés financières ; son frère, Charles, est obligé de vendre les propriétés familiales, notamment Gournay en 1608. Elle vit à Paris et s'intéresse aux questions politiques et sociales. Mais, à cette époque, il est très difficile pour une femme de faire valoir son droit à « penser ». Elle travaille à se construire un réseau de protecteurs en offrant sa plume à la Reine Marguerite, Henri IV, Marie de Médicis, Louis XIII, les ministres Villeroy et Jeannin, Richelieu... Elle obtient ainsi le privilège de pouvoir éditer ses propres œuvres. Richelieu lui offre une modeste pension royale.

Elle est sans cesse calomniée, personnellement et pour son œuvre. Elle vit et pense en féministe. En 1622, elle publie *Égalité entre les hommes* et en 1626 *Les femmes et Grief des Dames* où elle prône l'égalité absolue entre les sexes, ni misogynie, ni "philogynie".

Elle est célibataire et subvient seule à ses besoins. Elle est catholique, hostile aux Protestants, mais côtoie des libertins comme François La Mothe Le Vayer – à qui elle lèguera sa bibliothèque, qu'elle avait héritée de Montaigne (qui l'avait lui-même annotée et héritée de La Boétie). Elle fait aussi des traductions de Salluste, Ovide, Virgile, Tacite, des vers sur ses chats, sur Léonore et Jeanne d'Arc, critique les *Précieuses*, adapte Ronsard, écrit sur l'instruction des Princes.

Marie de Gournay meurt à Paris le 13 juillet 1645, à l'âge de 79 ans et sera enterrée à l'église Saint-Eustache.

Étienne de La Boétie

Né le 1er novembre 1530 à Sarlat, fils d'Antoine de La Boétie, un lieutenant particulier du sénéchal du Périgord, Étienne de La Boétie grandit dans une famille de magistrats. Peu d'informations sont connues sur l'enfance, l'éducation et les études de la Boétie. Il est encore fort jeune à la mort de son père et c'est son oncle et parrain Estienne de La Boétie, sieur de Bouilhonnas et prêtre, qui prend en charge son éducation. Il est pour ce dernier un second père. Vers la fin de ses humanités, La Boétie développe une passion pour la philologie antique qui l'attire. Il compose en manière de délassement, des vers français, latins ou grecs. Il rédige vingt-neuf sonnets amoureux et devient plus tard le traducteur des ouvrages de Plutarque, Virgile et L'Arioste.

Par la suite il entame des études de droit à l'université d'Orléans. C'est alors qu'il écrit son premier et plus célèbre ouvrage, le « *Discours de la Servitude Volontaire ou le Contr'un* ». Son manuscrit est publié en 1576 et Montaigne cherche à en connaître l'auteur. De sa rencontre avec La Boétie naît une amitié virile qui va durer jusqu'à la mort de ce dernier.

La Boétie obtient sa licence de droit le 23 septembre 1553 et, grâce à sa réputation acquise au cours de ses études, est élevé à l'office de conseiller en la cour par lettre patente d'Henri II le 13 octobre 1553. Le 17 mai 1554, il est admis en qualité de conseiller au Parlement de Bordeaux, deux ans avant l'âge légal. À partir de 1560, La Boétie est chargé par Michel de L'Hospital d'intervenir dans diverses négociations pour parvenir à la paix dans les guerres de religion opposant Catholiques et Protestants. Entre-temps La Boétie se marie avec Marguerite de Carle, fille du président du Parlement de Bordeaux Pierre de Carle.

Le 8 août 1563, un mal terrible terrasse La Boétie (sans doute la dysenterie). La Boétie tente alors de regagner le Médoc, où sont situées les terres de son épouse, pour se reposer. Il espère que l'air pur des champs hâtera son rétablissement, mais son état s'aggrave rapidement et il doit s'arrêter en route, à Germignan, dans la commune du Taillan-Médoc, chez Richard de Lestonnac, son collègue au Parlement et beau-frère de Montaigne. Se rendant compte de la gravité de son état, La Boétie dicte son testament le 14 août et attend l'issue de la lutte avec courage et philosophie jusqu'à sa dernière heure. Dans une lettre adressée à son père, Montaigne décrit les particularités de cette maladie et de la fin de son ami. Il se met à calculer et termine sa lettre en des termes émouvants : « Le 18 du mois d'août de l'an 1563, Étienne de La Boétie expire. Il n'est âgé que de 32 ans 9 mois 17 jours ».

(Source : Dossier de présentation du spectacle)

PISTES DE TRAVAIL

Cette pièce propose une réflexion sur l'éternelle opposition gauche-droite qui déchire la société française.

Comment les gens qui ne partagent pas du tout les mêmes idées politiques peuvent-ils rester les meilleurs amis du monde ?
La Boétie était révolutionnaire et anarchiste. Montaigne royaliste et chrétien.

Leurs écrits, souvent ironiques et brillants, fournissent la matière des dialogues et nous redécouvrons, avec surprise et jubilation, leurs disputes qui ressemblent fort à celles de notre temps.

De son côté, Marie de Gournay complète ce triangle amical et amoureux en ajoutant à tout cela un brin de féminisme et d'impertinence.

PISTES DE TRAVAIL

« Pourquoi avez-vous trahi votre ami Etienne de La Boétie en ne publiant pas son *Discours de la Servitude Volontaire* dans vos *Essais* ? » Marie de Gournay

Parce que c'était lui est le dialogue imaginé entre ce trio autour de cette dernière question posée par Marie de Gournay à Montaigne. Si la première y voit surtout une trahison à un ami, Montaigne et La Boétie vont débattre des idées défendues par l'ouvrage : l'état de servitude volontaire.

Dans ce texte, La Boétie se demande comment « tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations [peuvent endurer] quelquefois un tyran seul, qui n'a de puissance que celle qu'ils lui donnent ». Il remarque ainsi que la tyrannie n'existe que lorsque les hommes se laissent, volontairement, gouverner. Il appelle cela la servitude volontaire.

Il concède qu'au « commencement on sert, contraint et vaincu par la force, mais ceux qui viennent après servent sans regret et font volontiers ce que leurs devanciers avaient fait par contrainte ». Cela signifie que si la tyrannie s'impose par la force et soumet les peuples, elle ne peut survivre que si les générations successives acceptent volontairement de rester en état de servitude.

- ▶ Pour quelles raisons idéologiques Montaigne explique-t-il n'avoir pas publié *Discours à la servitude* ? (Cf. extraits 4 et 5 en annexe)
- ▶ Selon vous, l'état de servitude est-il, comme le conçoit La Boétie, systématiquement volontaire ?
- ▶ La Boétie défend l'idée d'une société complètement libre de toute gouvernance. Comment s'appelle le courant politique et philosophique correspondant à cet anti-autoritarisme ? (Cf. extrait 6 en annexe)
- ▶ Quelles sont les limites sociales d'une société non-hiérarchisée ? (Cf. extrait 5 en annexe)

« Soyez résolus de ne servir plus et vous voilà libres. »
La Boétie

Une pièce philosophique

Cette pièce aborde un thème essentiel de la philosophie : la liberté. Les deux auteurs, amis passionnés, défendent chacun leur idée de la liberté. Montaigne, royaliste et défenseur de la religion, considère l'autorité nécessaire au fonctionnement d'une société ; La Boétie, anarchiste et athée, envisage toutes les formes d'autorité comme tyranniques et réclame la liberté et l'égalité absolue pour tous les hommes.

- ▶ En s'appuyant sur l'extrait 5 proposé en annexe, comprendre les similitudes envisagées par Montaigne entre le courant anarchiste (au XVI^e siècle) et l'Utopie imaginée par Thomas More.

Une amitié légendaire

La pièce raconte l'histoire amicale, presque passionnée, entre Montaigne et La Boétie. S'ils ne partageaient pas les mêmes idées en philosophie, en politique ou en religion, le lien entre les deux auteurs semble être justement à l'origine des Essais, comme si Montaigne souhaitait encore discuter ses expériences avec son défunt ami. Cependant, l'ouvrage principal de La Boétie ne figure pas dans les Essais et force les protagonistes à s'interroger sur les raisons de cette trahison.

- ▶ Dans les Essais, Montaigne décrit l'amitié qui le lie à La Boétie. En analysant l'extrait 1 proposé en annexe, expliquer en quoi cette amitié semble prédestinée et indicible (Cf. champs lexical)

Une histoire d'amour légère

Marie de Gournay est la seule figure féminine de la pièce et celle qui rappelle à Montaigne les infidélités faites à son ami. Intelligente et cultivée, elle était la fille d'alliance de l'auteur, amoureuse mais surtout admirative. Elle apporte dans la pièce une humeur légère et des propos modernes.

- ▶ En quoi Marie de Gournay est-elle un personnage féminin moderne ?
- ▶ Les questions sociétales posées possèdent également une résonance forte dans les débats actuels. Identifier les sujets transposables aujourd'hui.

De l'amitié

Au demeurant, ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En l'amitié de quoi je parle, elles se mêlent et confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer, qu'en répondant : « Parce que c'était lui, parce que c'était moi. »

Il y a, au-delà de tout mon discours, et de ce que j'en puis dire particulièrement, ne sais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous être vus, et par des rapports que nous voyions l'un de l'autre, qui faisaient en notre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports, je crois par quelque ordonnance du ciel ; nous nous embrassions par nos noms. Et à notre première rencontre, qui fut par hasard en une grande fête et compagnie de ville, nous nous trouvâmes si pris, si connus, si obligés entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre. Il écrivit une satire latine excellente, qui est publiée, par laquelle il excuse et explique la précipitation de notre intelligence, si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé, car nous étions tous deux hommes faits, et lui plus de quelques années, elle n'avait point à perdre de temps et à se régler au patron des amitiés molles et régulières, auxquelles il faut tant de précautions de longue et préalable conversation. Celle-ci n'a point d'autre idée que d'elle-même, et ne se peut rapporter qu'à soi. Ce n'est pas une spéciale considération, ni deux, ni trois, ni quatre, ni mille : c'est je ne sais quelle quintessence de tout ce mélange, qui ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre dans la sienne ; qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille. Je dis perdre, à la vérité, ne nous réservant rien qui nous fût propre, ni qui fût ou sien, ou mien.

Les Essais, livre Ier, chapitre XXVIII - Montaigne

Extrait 2

MONTAIGNE : En France, en matière d'intolérance religieuse, tout est toujours urgent et grave. Voici pourtant trente ans que nous nous entre-tuons en criant : « Halte au feu ! », sans voir le moindre progrès dans les négociations.

Extrait 3

MONTAIGNE : Petite fille, petite fille, tu te joues. Que sais-tu de la chair et du plaisir des sens, montée ici de ta province à vingt ans ?

MARIE : Tout ce que l'imagination d'une fille sensible peut en savoir, mais j'ai un appétit d'ogre et beaucoup de dispositions.

MONTAIGNE : Quoi, à vingt ans point d'amourette ?

MARIE : Deux ou trois baisers à treize ans sous un porche avec un page, un chasseur à quinze ans m'a tâté les tétons dans un taillis. A seize ans quelques caresses échangées au bain avec une cousine. Puis à dix-sept ans, j'ai lu les deux premiers livres des Essais et j'ai décidé de me conserver pour toi.

MONTAIGNE : Tu disais vrai, tu n'as ni honte ni vergogne.

Extrait 4

LA BOÉTIE : Tes Essais n'étaient qu'un modeste écrin pour mon « Discours ». Pourquoi l'écrin est-il resté vide ?

MONTAIGNE : Les temps avaient changé, Etienne. Le « Discours » était un boutefeu. Les protestants auraient pu s'en emparer pour en faire leur cheval de bataille.

LA BOÉTIE : Ils l'ont fait depuis, tu le sais, en Suisse. Les Calvinistes ont intitulé cela « Le Réveil Matin des Français ». Ils ont publié des fragments de mon texte mutilé, sans même citer un nom d'auteur. Ils ont perverti le sens de mon « Discours » pour le tirer à eux. Tout est de ta faute. Si tu m'avais publié le premier, tu aurais préservé ma mémoire.

MONTAIGNE : C'était impossible. Les guerres de religion s'envenimaient, ton rêve de démocratie à l'antique aurait pu remettre en cause l'autorité de nos rois. Voulais-tu que j'ajoute la révolution à la guerre civile ?

LA BOÉTIE : Tu veux dire que mon « Discours » aurait pu trouver des partisans ?

MONTAIGNE : De toutes parts. C'était à craindre. C'était un vitriol jeté à la face des tyrans.

Extrait 5

LA BOÉTIE : Il faut donner la liberté et la vérité à l'humanité, fut-ce au prix de la terreur et de la souffrance.

MONTAIGNE : Es-tu sûr que ta vérité soit la bonne ? Vois la grande diversité des coutumes et des usages dans le vaste monde. Les peuples dits sauvages et les indiens d'Amérique nous montrent que les sociétés peuvent se structurer de multiples façons. Il n'y a pas de vérité absolue, et quand bien même il y en aurait une, pourquoi la détiendrions-nous ?

LA BOÉTIE : Le seul fait que nous puissions examiner librement cette hypothèse est la preuve de l'excellence de notre civilisation et de notre philosophie. La tolérance est suicidaire lorsqu'elle donne droit de cité à des fanatismes qui la nient.

MONTAIGNE : Ton intransigeance farouche prête à sourire. Moi, plus modeste, je me contente de doutes et d'à peu près. Vois-tu, pour que la liberté puisse se pratiquer dans une société, il faut que tous les individus qui la composent partagent les mêmes valeurs et aient atteint le même niveau de culture. La cohabitation de principes religieux, éthiques, politiques, antagonistes, dans une même Nation, nécessite pour les arbitrer, un tyran !

LA BOÉTIE : La liberté est un principe qui n'est pas soluble dans le doute.

MONTAIGNE : A trop parler de pureté on finit par épurer, Etienne. Toutes les utopies ont toujours, à la fin, engendré la Bête Immonde dont Saint-Jean parle dans L'Apocalypse. Pour construire une société idéale, il faut idéaliser les hommes, les uniformiser, les formater, les soumettre à des lois collectives. Souviens-toi de l'Utopie du pauvre Thomas More. Cette île, où tous les hommes consentent à mettre leurs biens en commun et décident de ne pas travailler plus que ce qu'exige l'entretien d'une honnête pauvreté. More voulait que tout soit à tous : les champs, le bétail, les outils, les meubles, les maisons, les femmes, les enfants, et que l'or et les monnaies disparaissent. Son île n'était plus un paradis, mais un baignoire. Un baignoire ennuyeux à périr. Je n'en voudrais pas moi de ce bonheur symétrique. Je veux garder pour moi mes terres et mes amours. Je consens à payer l'impôt pour l'armée, les routes, l'hôpital, l'école, qui sont le corps de la Nation. Mais je veux pouvoir enterrer ma cassette de pièces d'or au fond de mon jardin !

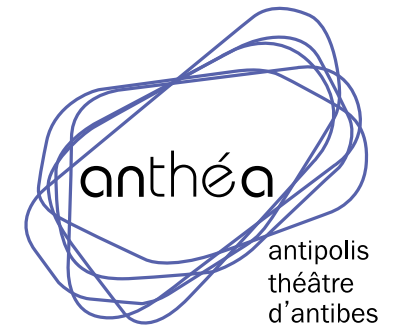
Extrait 6

MONTAIGNE : Mais ce qui est bon dans l'instant peut s'avérer nuisible à l'avenir ! Rien n'est inépuisable ! Au rythme où nous allons, nous finirons par rendre la terre stérile, vider les océans, dépeupler nos forêts, nos rivières.

LA BOÉTIE : A cela nos enfants pourvoiront. Il faudra bien qu'ils trouvent à s'occuper. Il serait plaisant que le vent qui soufflera demain me décoiffe aujourd'hui. Ce qui arrive est rarement ce qu'on attend. Que crains-tu donc ? Tu vas mourir ! En attendant, mets les bouchées doubles. Existe ! Crée ! Ni Dieu ni Maître ! Invente ! Imagine ! Et ne prête ta main à aucun ordre établi, qui réduise ta liberté. Il faut se vouloir libre, et se créer une seconde fois soi-même.

MONTAIGNE : Tu es paradoxal. Mais aux autres, tu ne peux pas toi-même imposer la liberté.

LA BOÉTIE : Pourquoi pas, c'est un moindre mal, toi tu m'as bien imposé le silence.



À BIENTÔT, À ANTHÉA !

Laéticia VALLART
chargée des relations
avec le jeune public,
les scolaires et les enseignants
l.vallart@anthea-antibes.fr
04 83 76 13 10
06 84 28 79 45



anthéa
antipolis
théâtre
d'antibes